

LA LANGUE DE RAYMOND LULLE ET SON OEUVRE LITTÉRAIRE

LOLA BADIA PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE GÉRONE

Il est courant d'attribuer à Raymond Lulle un grand nombre de singularités ; le choix, par exemple –insolite en son temps– d'une langue populaire pour transmettre un message de salut d'un point de vue philosophique et le recours à la littérature pour véhiculer ce message à ceux parmi ses récepteurs qui n'avaient pas de formation supérieure. Afin de rendre justice à la grandeur de Lulle, je présenterai ces deux points en partant d'une réflexion sur son contexte culturel, qui permet de découvrir les liens de Lulle avec la société dans laquelle il vit, au lieu d'en souligner les contradictions.

Commençons par le choix du catalan au moment d'écrire des oeuvres comme le *Llibre del Gentil i dels tres savis*, le *Llibre dels principis de medicina* ou l'*Art demonstrativa*. Il s'agit d'ouvrages antérieurs au séjour décisif de Lulle à Paris en 1288-1289, qui correspondent à son programme initial. Le *Gentil* est un livre de polémique religieuse qui se situe en marge de la culture des universités, gouvernée par le latin ecclésiastique ; Lulle s'intéresse indistinctement à la conversion de l'infidèle et à la stimulation de la passion du chrétien modéré. Rappelons que Raymond, entre 1271 et 1274, avait écrit l'énorme *Llibre de contemplació en Déu*, qui est une encyclopédie mystique, quatre fois plus volumineuse que le *Don Quichotte* de Cervantes. Guidé par un pragmatisme radical au-dehors de tout plan littéraire ou national, Lulle choisit la langue des infidèles et commença à écrire ce livre en arabe.



MINIATURE DU MANUSCRIT BR52, ATTRIBUÉ DE FAÇON ERRONÉE À LULLE, ET CONSERVÉE À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FLORENCE

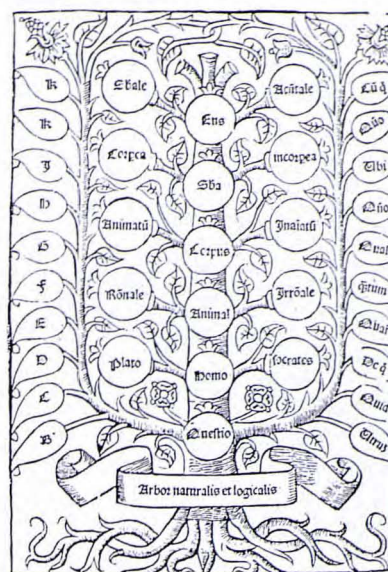
Le fait qu'aucune page de cette rédaction initiale ne nous soit parvenue ne veut pas dire qu'il ne faut pas croire Lulle quand il définit la version catalane disponible comme une refonte de la version sémitique primitive. Et en effet, après les infidèles –très présents dans son environnement : Majorque fut occupée par Jacques 1er en 1229–, ceux qui avaient le plus besoin du message de réforme morale étaient les chrétiens : l'arabe pour les récepteurs infidèles, le catalan pour les Catalans, qui peuvent devenir à leur tour des diffuseurs du message à d'autres chrétiens ou Arabes. Ce qui est extraordinaire ici, ce n'est pas le choix des langues, mais plutôt le fait qu'un laïque sans études universitaires se sente désireux de

convaincre des Maures et des chrétiens pour aller dans le sens de la Vérité. Pourquoi Lulle a-t-il écrit sur la religion en catalan si saint Thomas le faisait en latin ? Tout simplement parce qu'il n'était pas moine : les ordres mendiants (franciscains et dominicains) auxquels appartenait Thomas d'Aquin dominaient les universités durant la seconde moitié du XIIIe siècle et étendaient leurs réseaux évangélisateurs à tous les niveaux de la société occidentale. Les mendiants utilisaient le latin à l'université et les langues vulgaires pour parler aux gens du peuple : rappelons que le *Cantico di frate Sole* de saint François est considéré comme la première oeuvre importante de la littérature italienne. Les mendiants allaient aussi prêcher sur les terres des infidèles dans les langues locales.

Lulle était indépendant et s'autofinancait, mais ses horizons étaient ceux de son temps : il est un de ces laïques religieux qui à partir du XIIIe siècle mènent le combat dans toute l'Europe pour une approche vitale de la foi. Certains de ces laïques touchèrent les cieux, comme Eleazar de Sabran, un noble provençal qui choisit de vivre comme un époux continent. D'autres s'organisèrent en ordres para-religieux, comme par exemple les béguins (hommes et femmes "pauvres et spirituels"). D'autres encore se distinguèrent en se convertissant en juifs lors d'une discussion publique, comme le marchand génois Inghetto Contardo. D'autres, enfin, finirent par s'engager dans des hétérodoxies plus ou moins dangereuses, comme par exemple les "lullistes" du XIVe



ARBOR PRINCIPIORUM ET GRADUUM MEDICINAE.
ÉDITION DE MAYENCE I (1740)



ARBRE NATUREL ET LOGIQUE (XYLOGRAPHIE)
LOGICA NOVA. VALENCE, 1512

siècle contre qui l'inquisiteur Nicolau Eimeric luttait.

Écrire sur la médecine en catalan entre 1280 et 1300 n'est pas si rare. On peut dater à l'époque du roi Jacques II d'Aragon (1296-1327) un répertoire important de traductions aux autres langues romanes : l'*Articella* de tradition salernaise, le Canon d'Avicenne, le *Llibre d'Almansor* de Rases, etc. Les études de Lluís Garcia-Ballester et de Michel McVaugh, éditeurs d'Arnau de Vilanova, ont exhumé conjointement avec la connaissance de la fonction sociale des médecins, des chirurgiens et des barbiers, le trésor de savoir "naturel" et "médical" que pouvait absorber la population urbaine parlant le catalan. L'importance que Lulle assigne à la médecine dans sa *Doctrina pueril* doit être mise en relation avec le fait qu'à Montpellier, qui faisait partie alors du royaume de Majorque, il y avait une faculté active de cette spécialité, mais il ne faut pas oublier qu'il y avait au XIIIe et au XIVe siècles des chirurgiens comme Guillem Corretger, par exemple, qui étaient des grands traducteurs au catalan.

Enfin écrire en catalan l'*Art demonstrativa* est une autre paire de manches. Ce qui est extraordinaire ici c'est l'Art comme système de pensée et en particulier cette version précoce, qui utilise le langage algébrique pour parler de logique et de théologie. Bien que Lulle écrive en catalan, il faisait faire des versions de ses œuvres en plusieurs langues (en latin, mais aussi en occitan ou en français). La plupart des plus de deux cent cinquante

œuvres de Lulle ont une version latine, en particulier les ouvrages théologico-philosophiques. Il est même courant que certains de ces livres, surtout après 1290, n'existent qu'en version savante : *Liber de ascensu et descensu intellectus*, *Liber de fine*, *Ars generalis ultima*, etc.

Lulle fut donc un intellectuel plurilingue, sans aucune attitude de subordination linguistique. Le fait d'être le fils de colonisateurs lui avait été d'une certaine utilité. Lulle n'avait cependant gardé aucune relation avec sa langue maternelle : on sait qu'avant la "conversion dans la pénitence" de 1263, Raymond était un courtisan plus ou moins conventionnel qui exerçait comme troubadour, c'est-à-dire en écrivant des chansons d'amour adultère.

Il ne faut pas recourir au "retour du refusé" pour expliquer les relations du Lulle de la maturité avec la poésie en particulier et la littérature en général. Pour le converti, tout ce qui est belles lettres est superflu et donc néfaste si on ne le soumet pas au plus rigoureux recyclage. Les mendiants, pourtant, avaient déjà la formule de la transmutation de la littérature en morale : la poésie est récupérée à travers la louange du Créateur (voir saint François), la prose de fiction se transforme en répertoire d'historiettes à finalité didactique de projection universelle. On appelait cela un "exemple" et les exemples étaient le plat principal des sermons adressés au peuple par les prêcheurs de métier.

Lulle fit le grand effort de récupérer la fiction de grande qualité pour la didactique religieuse : *Blanquerna* en est un

exemple ; dans ce livre on peut voir que la biographie du personnage principal et de ses parents donne lieu à une quantité considérable d'historiettes en tout genre. Il s'essaya aussi au livre de voyages spirituels, comme *Félix*, qui est en réalité une encyclopédie. Lulle fit mille choses avec les exemples de la tradition mendiante : les réduire à des proverbes et à des sentences, en fabriquer des nouveaux et des bizarres, les combiner de toutes les manières possibles, théoriser sur la façon d'en créer indéfiniment ; et il faut mentionner l'*Arbre exemplifical*, qui est un livre absolument unique et extraordinaire. En fait, après les années quatre-vingt dix du XIIIe siècle, Lulle abandonna la fiction et se consacra à l'art du sermon, à la théorie et à la pratique (*Rhetorica nova*, *Llibre de virtuts e de peccats*, etc.).

Avec la poésie, Lulle fut encore plus créatif car il ne se limita pas à la récupérer par la voie de la louange de Dieu et de la Vierge, sinon qu'il reprit l'usage littéraire du moi de la lyrique pour expliquer à la première personne les mésaventures d'un certain Raymond de Majorque qui avait tout donné pour l'amour de Dieu et la conversion des infidèles, grâce à un Art que Dieu lui avait donné. La prise en charge marquée par le propagandisme du rôle d'auteur de son œuvre passe par la transmutation en exemple d'une autobiographie contrôlée et embellie par le recours à la poésie. C'est le Chant de Raymond : *entre la vigne et le champ de fenouil/ l'amour n'a pris, il m'a fait aimer Dieu*. ■